

François JOURDAN

Dieu des Chrétiens, Dieu des Musulmans
Des repères pour comprendre

PREFACE

Tout le monde parle en ce moment du dialogue nécessaire entre chrétiens et musulmans, voire entre christianisme et islam, ce qui n'est d'ailleurs pas tout à fait la même chose. Le livre que j'ai l'honneur de préfacer se propose de faire la lumière sur les conditions qui permettraient (qui permettront, soyons optimistes) que ce dialogue se fonde sur des bases solides et ne se paye pas de mots.

Une compétence

Le père François Jourdan est particulièrement bien formé pour participer à un tel dialogue de façon fructueuse. Le contact concret avec les musulmans est pour lui une évidence quotidienne : il a été missionnaire en Afrique, au contact de l'islam africain ; il a vécu au Maroc ; il a parcouru la Tunisie, l'Égypte, le Liban, la Jordanie, la Syrie, la Turquie.

Sa formation théorique en théologie est passée par un travail sur la tradition des Sept Dormants d'Éphèse, qui a été publié chez un éditeur spécialisé en études orientales¹. Le thème était déjà propice au dialogue interreligieux : l'histoire de ces sept jeunes gens endormis au moment des persécutions et réveillés plusieurs siècles après, empruntée à la légende chrétienne, figure dans le Coran au début de la sourate dite « La Caverne » (XVIII, 9-26). Leur culte constitue entre chrétiens et musulmans un point commun qui avait beaucoup fait rêver L. Massignon.

La formation du père Jourdan s'est achevée en 1988 par une thèse de doctorat en histoire des religions et anthropologie religieuse (Paris IV) et

¹ F. Jourdan, *La tradition des Sept Dormants : une rencontre entre chrétiens et musulmans*, Maisonneuve et Larose, 1983 [2001].

en Sciences théologiques (Institut catholique de Paris) sur « La mort du Messie en croix dans les églises araméennes et sa relation à l'islam, des origines jusqu'à l'arrivée des Mongols en 1258 ». Ce travail, préparé sous la direction du père Y. Moubarac et du professeur M. Meslin, n'a malheureusement pas été publié. Il faut le regretter, car le sujet touche au centre du désaccord entre christianisme et islam. Celui-ci, en effet, n'admet pas que Jésus ait pu mourir en croix, mais préfère imaginer qu'il aurait été enlevé par Dieu (Coran, IV, 157-158).

Le père Jourdan enseigne ou a enseigné l'islamologie à l'Institut catholique de Paris, à l'Université catholique de l'Ouest (Angers), à l'École Cathédrale de Paris.

De ce dialogue pour lequel il est si bien préparé, le père Jourdan est une sorte de professionnel. Il a été membre de l'équipe permanente du Secrétariat national de l'Église catholique pour les Relations avec l'islam (1991-1997) ; il est depuis 1998 délégué du diocèse de Paris pour les relations avec l'islam.

Et c'est précisément parce qu'il veut défendre le dialogue entre chrétiens et musulmans qu'il insiste pour qu'il ait lieu en vérité, sans escamoter les points sur lesquels il conviendrait, justement, de discuter.

Les conditions minimales du dialogue

Les conditions nécessaires, ou au moins souhaitables, pour un dialogue authentique, sont à tout le moins de bien connaître les deux religions. Voilà qui ne mange pas de pain, dira-t-on... J'insiste : bien connaître les deux religions *comme telles*, telles qu'elles se comprennent et se forment elles-mêmes dans leurs instances autorisées, et ne pas se contenter de connaître des gens qui les professent sans les représenter de façon compétente.

Il faut donc être à la fois islamologue et théologien. L'ennui étant que, le plus souvent, les islamologues ne sont pas théologiens, et que les théologiens ne sont pas islamologues. Ce qui amène les islamologues à s'improviser quand il le faut théologiens amateurs, et les théologiens à se bricoler une islamologie. Les premiers se satisfont, dans le meilleur des cas, de vieux souvenirs de catéchisme ; les seconds ont recours à un savoir de seconde main. Notons que les islamologues se contentent plus souvent d'une théologie de fortune que les théologiens d'une islamologie improvisée. Les théologiens savent dans la plupart des cas que les disciplines académiques demandent une formation sérieuse. En revanche, bien des gens s'imaginent aujourd'hui que, de toute façon, la théologie n'a

aucune rigueur et que l'on peut se permettre de la ruiner impunément. Quoi qu'il en soit, les deux équipes d'amateurs recouvrent leurs entreprises de fumigènes sentimentalistes. Les formules imprécises ou carrément ambiguës, noyées dans un flot de déclarations sincères mais vides, donnent l'illusion d'avoir vraiment dialogué.

Le père Jourdan a l'avantage d'être théologien et islamologue, praticien du dialogue interreligieux. Il peut donc se permettre de citer des déclarations qui forment une triste anthologie de la confusion mentale. Avoir placé ces citations en appendice, à la fin de son ouvrage, et sans les commenter, atteste de ses intentions iréniques. Mais il faut avoir le courage de prendre conscience de ces errements afin de les rectifier.

Il faut en tout cas le reconnaître : le temps n'est plus où les gens qui se permettaient de parler de l'islam possédaient *aussi* une large culture classique et connaissaient bien *aussi* leur propre religion. On songe avec nostalgie à des gens comme Ignace Goldziher, peut-être le plus grand islamologue de tous les temps qui, dans la Hongrie de la seconde moitié du XIX^e siècle, avait bénéficié à la fois du gymnase humaniste avec latin et grec, et d'une éducation juive poussée². De nos jours, bien des gens qui s'occupent d'islam sont passés directement du lycée à Langues O', ne savent pas grand chose en dehors de leur domaine d'étude, et n'ont en particulier aucune idée précise de ce qu'est une religion. Cela vaut d'ailleurs avant tout pour celle de leur pays d'origine.

La France ne manque pas, et il faut s'en réjouir, de bons spécialistes de l'islam. Mais ce que l'on appelle islamologie, et qui fait les gros titres des médias, est souvent une sociologie des populations musulmanes, avec un peu d'histoire et parfois un peu de psychologie. Moins nombreux et surtout plus discrets sont les savants qui s'occupent des fondements mêmes, je veux dire du Coran, des récits traditionnels sur Mahomet (*hadith*), de la biographie traditionnelle de celui-ci (*sira*) et l'histoire des débuts de l'islam³. La recherche sur ces domaines est en revanche florissante dans les pays anglo-saxons, en Allemagne et en Israël.

Éloge de l'« essentialisme »

² Voir mon introduction à I. Goldziher, *Sur l'islam : origines de la théologie musulmane*, Desclée de Brouwer, 2003, p. 7-35.

³ Parmi les exceptions les plus brillantes, et pour ne pas citer des vivants : A.-L. de Prémare, *Les Fondations de l'islam : entre écriture et histoire*, Seuil, 2002 ; et l'excellent petit livre *Aux origines du Coran : questions d'hier, approches d'aujourd'hui*, Téraèdre, 2004.

Mais à quoi bon se pencher sur ces vieilles choses ? Et pourquoi faudrait-il espérer en tirer une connaissance de ce qu'est l'islam ? Et d'ailleurs, faut-il même se poser la question de Socrate et demander *ce que c'est* que l'islam ? Certains spécialistes des sciences humaines ont trouvé, pour s'épargner la peine de ce genre d'interrogations, un mot fort commode qu'ils brandissent volontiers comme une injure : « essentialisme ! ». La rhétorique de l'anti-essentialisme est intarissable : il ne faut pas figer la diversité fluente et bigarrée de la vie dans le carcan d'une définition raide, etc., etc.

Contre l'« essentialisme », il y aurait un remède souverain : la mise au pluriel. Dans un studio de radio ou sur un plateau de télévision, quel que soit le sujet de la discussion, celui qui a gagné la partie est le premier qui prend un air pénétré pour asséner doctement : « il n'y a pas *un* X, il y a *des* Xs », sous les hochements de tête approbateurs de l'assistance. Ce qui est aussi banalement vrai que peu « schmilblicko-propulsant ». Car le problème reste entier : il faut encore se demander pourquoi diable on se réserve le droit de donner à tous ces Xs le même nom, à savoir, justement, celui de X...

J'ai souvent envie, quand j'entends l'accusation d'« essentialisme », de raconter une parabole. Un chimiste s'était spécialisé dans l'étude du cobalt. On l'accusa d'être essentialiste, et même de rêver, puisqu'on ne trouve pas de cobalt à l'état natif. « Il n'y a pas *un* cobalt, lui expliqua-t-on, mais *des* oxydes, *des* carbonates de cobalt, etc. » Certes, répondit-il, mais il me faut bien connaître les propriétés du cobalt pour expliquer comment il se comporte lorsqu'il est combiné avec l'oxygène, le carbone, ou d'autres substances...

Ma parabole ne vaut que partiellement. En effet, il est plus facile d'isoler un élément naturel, même si c'est seulement par la pensée ou dans un laboratoire, qu'un fait culturel, lequel varie selon le lieu et évolue dans le temps. Chercher l'*essence* de l'Eure-et-Loir, de la France, ou même celle de l'Europe a de fait quelque chose d'arbitraire, pour ne pas dire de ridicule.

L'essence de l'islam ?

De la même façon, on aura du mal à trouver une essence qui serait celle de l'Islam (nom propre, écrit avec une majuscule), civilisation vieille de quatorze siècles, et qui s'étend de la Mauritanie à l'Indonésie en passant par l'Asie Centrale, à travers mille variétés dues au substrat qu'elle a recouvert. En revanche, la tâche est peut-être plus facile pour l'islam (nom

commun, prenant une minuscule) comme religion. Rappelons en effet que tous les musulmans, au-delà de leurs différences qui peuvent aller jusqu'à des mépris, des haines, voire des guerres, ont en commun un certain nombre de points que personne ne peut remettre en cause sans sortir de l'islam. J'en citerai quatre, qui découlent les uns des autres et forment donc un système.

Pour tous, d'un bout à l'autre du monde islamique, pour les sunnites comme pour les shiites, pour toutes les écoles juridiques, pour toutes les confréries mystiques : 1) Mahomet est l'Envoyé de Dieu ; 2) Le Coran est la parole dictée par Dieu à Mahomet, qu'il faut donc entourer d'un grand respect ; 3) La direction de la prière est celle de La Mecque, d'où le terme par lequel les musulmans se désignent au-delà de toutes les divisions : « les gens de la direction *de la prière* » (*ahl al-qibla*). En conséquence : 4) cette ville est pour tous aussi le but du grand pèlerinage annuel. Quatre points, ce n'est pas beaucoup. Mais c'est essentiel. En effet, si le Coran est la parole divine, et si Mahomet qui l'a reçue est l'envoyé de Dieu et le « bel exemple » (Coran, 33, 21) qu'Il a proposé aux croyants, on peut, au moins en principe, en déduire à peu près tout le comportement que Celui-ci souhaite leur voir adopter.

Qu'ils l'adoptent en réalité est une autre question. Il est exact, mais inutile de faire remarquer que bien des musulmans boivent de l'alcool et que bien des musulmanes ne se voilent pas, sans pour autant omettre de faire leurs prières, etc., bref, se composent un islam « à la carte ». Sans parler de ceux qui se détachent d'aspects plus importants de cette religion. Reste en effet à se demander pourquoi ils font cela. Est-ce *en tant que* musulmans ou, si l'on préfère, *parce qu'ils* sont musulmans ? Ou est-ce au contraire *en dépit de* leur islam ? Je me souviens d'un juif me faisant l'éloge de sa religion en faisant valoir que chacun de ses commandements était suspendu si son application risquait de menacer la vie humaine. Ce qui est tout à fait vrai. Mais j'aurais préféré qu'il m'expliquât pourquoi il est bon de respecter les commandements en temps normal...

Les fausses ressemblances

Le gros danger pour les chrétiens, au point de vue duquel je me place ici, est la paresse intellectuelle. Elle leur fait appliquer à l'islam des schémas de pensée chrétiens, ce qui les mène à le comprendre comme une sorte de christianisme. Ce n'est pas là respecter l'autre. C'est au contraire lui imposer des catégories qui lui sont étrangères et lui demander de se comprendre soi-même autrement qu'il ne le fait. Le baptême forcé est aussi pervers en pensée qu'en action.

Entre les deux religions, les points communs ne manquent pas, du moins à première vue, ce qui foment l'idée d'une certaine ressemblance. Il suffira donc de faire la liste des divergences par rapport à un large fond d'éléments communs, pour réduire l'islam à une sorte d'hérésie chrétienne. C'est ainsi qu'a procédé le plus ancien auteur chrétien qui parle de l'islam avec quelque détail, à savoir saint Jean Damascène († 750). Il le fait dans les deux textes où il traite de la religion de ceux qu'il appelle les Ismaélites, les Agarènes ou les Saracènes (les « Sarrasins »)⁴. Il faut noter à sa décharge qu'il n'appelle nulle part la religion qu'il décrit du nom d'« islam » et ceux qui la professent « musulmans ». Et que, de fait, nous ne savons pas très précisément ce que croyaient les Arabes de son époque.

De nos jours, on s'imagine que le dialogue sera plus facile si l'on insiste sur les points communs et minimise les différences. Remarquons d'abord que cette recherche aboutit à priver les phénomènes que l'on analyse d'une bonne partie de ce qui les rend dignes d'intérêt. Imaginons que l'on me demande de décrire Napoléon, et que je réponde : « Il avait deux jambes, deux bras, une tête, etc. » Bien vite, on me demandera avec impatience de désigner plutôt ce qui le distinguait des autres hommes : sa redingote grise, son petit bicorne, etc. De même, quel intérêt y a-t-il à dire que l'islam, comme le christianisme, est monothéiste, qu'il admet que Dieu parle aux hommes par l'intermédiaire de prophètes, qu'il connaît les noms d'Abraham et de Jésus, etc. ? C'est vrai, mais sans intérêt. C'est donc à juste titre que le père Jourdan rappelle avec insistance ce par quoi l'islam se distingue du christianisme. Il le faut, si l'on veut que s'engage un véritable dialogue, et non un monologue en stéréophonie.

Il ne suffit pas non plus de parler vaguement de ressemblances entre les deux religions. Car il y a ressemblance et ressemblance. Qu'on me permette une comparaison : rien ne me ressemble plus que mon reflet dans un miroir. Mais en même temps, tout y est renversé : dans le visage qui me fait face, image exacte du mien, ce qui est à droite semble être à gauche, et réciproquement. La ressemblance entre christianisme et islam me semble un peu de cet ordre. Dans l'islam, tout le judaïsme et le christianisme (ou presque) est là ; mais en même temps tout (ou presque) y a changé de signe. Il est méritoire de dresser la liste des éléments que ces religions se partagent, par exemple dans leurs livres de référence⁵. Mais on ne peut rien fonder de

⁴ Jean Damascène, *Écrits sur l'islam*, présentation, commentaires et traduction par Raymond Le Coz, Cerf, coll. « Sources Chrétiennes », n° 383, 1992. Le titre emploie le mot « islam », qui ne figure nulle part dans le texte. Et le traducteur remplace systématiquement le mot « saracène » par le mot « musulman » ; voir ses explications p. 228 note 1.

⁵ Signalons par exemple le gros ouvrage de D. Masson, *Monothéisme coranique et monothéisme biblique. Doctrines comparées*, Desclée De Brouwer, 1976 (2^e éd.), 823p.

solide là-dessus tant que l'on n'a pas saisi l'orientation qui inverse tous lesdits éléments.

Cette symétrie se comprend si l'on tient compte des circonstances historiques. L'islam naissant dut se définir en se distinguant des religions qui étaient déjà présentes sur le marché du Moyen-Orient. Il s'agissait du judaïsme des trois tribus qui, selon l'histoire traditionnelle, vivaient à Médine. Et, surtout, du christianisme. Celui-ci était, à l'époque, dominant au Nord de l'Empire romain devenu « byzantin », et également au Sud, en Éthiopie ; il était déjà très présent aussi dans la Péninsule arabique. Lorsque l'islam dut s'expliquer à soi-même et rendre compte de sa propre nouveauté, il se comprit donc comme un postjudaïsme et un postchristianisme. On pourrait dire : comme un postbiblisme.

Pas d'Écriture en commun

L'ouvrage du père Jourdan montre en détail cette symétrie renversée. Il insiste à juste titre sur l'importance de l'idée islamique selon laquelle les Écritures qui ont précédé le Coran ont été trafiquées par leurs porteurs et ne représentent donc ni le message de Moïse ni celui de Jésus. Le problème était que celui du Coran ne coïncidait que de très loin avec le message de l'Ancien et du Nouveau Testaments. Pour éliminer la contradiction, il fallait donc, soit ne pas tenir compte du Coran, ce qui était impossible, soit trouver une stratégie pour désamorcer la Bible.

Et c'est justement ce que réalise le dogme de la « falsification » (*tahrîf*) des Écritures ayant précédé le Coran⁶. L'idée a un fondement coranique peu clair : il est reproché à certains juifs d'avoir « détourné le Discours de ses sens⁷ » (4, 46). Le texte authentique descendu d'auprès de Dieu aurait été déformé, à l'instigation de personnages que la légende nomme parfois : Esdras pour le judaïsme, Paul pour le christianisme. La dénonciation de ce dernier comme fondateur d'un christianisme qui trahit

⁶ Bibliographie de base : I. Goldziher, « Über muhammedanische Polemik gegen Ahl al-Kitâb » [1878], in *Gesammelte Schriften*, édition de J. Desomogyi, Hildesheim, Olms, 1968, t. 2, p. 1-47; Mgr. I. Di Matteo, « Il 'tahrîf' od alterazione della Bibbia secondo i musulmani », *Bessarione*, 26, 1922, p. 64-111 et 223-260 ; J.-M. Gaudeul et R. Caspar, « Textes de la tradition musulmane concernant le *tahrîf* (falsification) des Écritures », *Islamochristiana*, 6, 1980, p. 61-104 ; H. Lazarus-Yafeh, *Intertwined Worlds. Medieval Islam and Bible Criticism*, Princeton University Press, Princeton, 1992 ; C. Adang, *Muslim Writers on Judaism and the Hebrew Bible from Ibn Rabban to Ibn Hazm*, Brill, Leyde, 1996, p. 223-248.

⁷ Tout le verset est d'une grande obscurité. Voir par exemple la note de R. Blachère à sa traduction, *Le Coran. Traduction selon un essai de reclassement des sourates*, Maisonneuve, 1951, t. 2, p. 938-939.

Jésus traîne un peu partout. Elle a été reprise par Si Hamza Boubakeur († 1995) dans un traité de théologie islamique dit « moderne » dont on doit espérer qu'il n'est pas représentatif. Trois pages hallucinantes d'affirmations gratuites sur Paul y constituent un triste morceau d'anthologie⁸. Le père Jourdan rappelle à ce propos, en un excursus, que Paul n'est nullement, comme on l'entend dire trop souvent, le fondateur du christianisme, mais qu'il dit n'enseigner que ce qui lui a été transmis par la communauté primitive (1 Co 15, 3).

Le Coran affirme à de nombreuses reprises « confirmer » (*saddaqa*) les livres qui l'ont précédé (2, 41). La formule est paradoxale car les écrits plus anciens confirment généralement les textes postérieurs. Quoiqu'il en soit, l'islam comprend que les livres ainsi « confirmés » sont, non pas l'Ancien et le Nouveau Testaments que l'on peut trouver chez son libraire, mais bien les textes purement virtuels et aujourd'hui introuvables qui auraient existé avant la falsification dont ils auraient été les victimes. La comparaison entre le Coran et les autres textes est donc impossible.

Deux conceptions de la révélation

Le père Jourdan met également l'accent sur la façon dont l'islam se représente la relation entre Dieu et l'homme, façon qui prend le contre-pied du message biblique. Selon la Bible, en effet, le fait premier n'est pas la prophétie, mais l'entrée de Dieu dans l'histoire. Dieu choisit de mener une vie commune avec l'homme, et d'abord avec son peuple avec lequel il fait *alliance*. Il le fait par son intervention dans l'histoire, qui est une délivrance de la captivité en Égypte (Ex 20, 2) ; il le fait en marchant à la tête de son peuple qu'il guide ; en répandant son esprit sur les « juges » qui délivrent Israël de ses ennemis, puis sur les rois qui ont la même fonction, mais institutionnalisée ; il le fait par le Temple où se fixe la présence divine qui marchait jadis au désert. Ce n'est que dans un second temps que le Dieu biblique passe, pour utiliser un jargon psychologique, d'une « communication non verbale » à une « communication verbale », et qu'il adresse la parole à son peuple. Et les prophètes qui se réclament de Lui et par l'intermédiaire desquels Il parle à Israël ont pour tâche de rappeler une alliance qui est déjà là.

C'est à plus forte raison le cas dans le christianisme pour lequel l'alliance de Dieu avec l'humanité a trouvé son sommet dans l'union en une

⁸ Si Hamza Boubakeur, *Traité moderne de théologie islamique*, Maisonneuve, 1993 (2^e éd.), p. 95-97.

seule personne, celle de Jésus-Christ, des deux natures divine et humaine (ce que les théologiens appellent « union hypostatique »). L'essentiel dans le christianisme est donc la vie du Christ, dans la mesure où elle manifeste le visage du Père à travers ses comportements qui sont tous des gestes de salut : pardonner, guérir, nourrir, libérer du péché, délivrer de la mort. L'enseignement de Jésus est un aspect de sa vie, il formule en mots ce qu'expriment ses actions ; ses actions garantissent à leur tour la vérité de ce qu'il promet et la faisabilité de ce qu'il demande. Jésus n'est nullement le porteur d'un « message », comme on a sottement pris l'habitude de dire. Il *est* le message de Dieu aux hommes, ce que l'Évangile de Jean appelle le « Verbe » de Dieu.

L'islam, à l'inverse, pense la révélation de Dieu comme la communication d'un message qui n'enseigne pas ce que Dieu est, mais ce qu'Il veut. Le Dieu qui l'émet « fait descendre » (*nuzûl*) son Livre à des époques qui se situent bien évidemment au sein même de l'Histoire. Mais Lui-même ne s'engage pas dans l'aventure humaine. Son message est un livre, le Coran, tel qu'il a été confié à Mahomet, envoyé de Dieu. Lorsque l'islam se retourne sur les étapes précédentes de la révélation, il se représente celles-ci sur le modèle du Coran confié à Mahomet. Il imagine donc un Évangile (au singulier !) confié à Jésus, suivant une Torah confiée à Moïse, et jusqu'à des « feuilles » qui auraient été confiées à Abraham (53, 37 ; 87, 19 et voir 20, 133). Le contenu de ces textes aurait été le même depuis l'origine.

Mahomet prophète ?

On comprend à quel point la question de savoir si les chrétiens peuvent reconnaître à Mahomet la qualité de prophète est biaisée. Il s'agit d'abord de se demander selon quel modèle de la prophétie il faut comprendre le mot « prophète ».

S'il suffit, pour mériter ce titre, de dire sur Dieu des choses vraies, par exemple qu'il n'y en a qu'un seul, alors le pharaon Akhénaton (XIV^e siècle av. J.-C.) ou le philosophe Aristote (IV^e siècle av. J.-C.), voire les publicistes déistes des Lumières, sont des prophètes. Si l'on conçoit la prophétie à partir de l'idée d'histoire du salut, on voit mal comment un chrétien pourrait sérieusement admettre la possibilité d'une prophétie postérieure à Jésus-Christ, en lequel habite la « plénitude de la divinité » (Col 2, 9). Ou alors, ce sera en un sens très métaphorique, celui où certains meneurs d'hommes, fondateurs ou réformateurs d'ordres, ont reçu quelque chose comme une mission prophétique.

Quant à l'islam, rappelons qu'il distingue plusieurs niveaux de prophétie. Pour les désigner, le Coran ne dispose pas d'un vocabulaire unifié⁹. La dogmatique postérieure, en revanche, distingue entre « prophète » (*nabi*) et « envoyé » (*rasûl*). Tout prophète reçoit de Dieu une dictée surnaturelle. Mais, pour certains, elle ne concerne qu'eux. À d'autres, moins nombreux, elle communique un message qu'ils ont pour mission d'apporter à la communauté dont ils sont membres, et qu'ils doivent avertir. Il peut s'agir d'un commandement ou d'une interdiction de la part de Dieu. Enfin, quelques-uns, très peu nombreux, doivent apporter à leur communauté, voire, dans le cas de Mahomet, à toute l'humanité, une règle de vie exprimant la volonté de Dieu. Cette dernière sorte de prophètes est seule désignée par le terme d'« envoyé ». Inutile de dire que c'est à cette dernière catégorie que Mahomet ressortit. Et, si le Coran suggère qu'il aurait été envoyé aux Arabes seuls, un *hadith* postérieur lui fait dire qu'il aurait été envoyé « aux rouges et aux noirs », c'est-à-dire aux hommes de toute complexion.

Si un chrétien reconnaît à Mahomet la qualité de prophète, de deux choses l'une. Ou bien il donne à ce terme une signification dont aucun musulman ne saurait se contenter. Ou bien il prend le mot au sens fort d'« envoyé ». Auquel cas le musulman aura le droit, voire le devoir de lui demander pourquoi - s'il dit admettre la vérité de la mission de Mahomet - il ne se soumet pas à la loi qu'il a apportée et s'accroche à la loi de Jésus, que Dieu a abrogée et remplacée par celle, définitive, de Mahomet... Dans les deux cas, le musulman aura l'impression, justifiée, qu'on s'est moqué de lui en le payant de mots.

Voilà le genre de faux « dialogue » avec lequel le père Jourdan souhaite en finir, afin de laisser la voie à un véritable échange dans la connaissance mutuelle des points de vue. Souhaitons-lui bon succès.

Rémi BRAGUE

⁹ Certains personnages appelés *rasûl* peuvent ne pas avoir donné de livre, comme par exemple Nûh (« Noé ») (VII, 61 ; XXVI, 107.125.143.175). À l'inverse, et certains qui ont donné un livre peuvent ne pas être qualifiés de *rasûl*, comme Ibrâhim, qui est seulement appelé *nabî* (XIX, 41).